

Parcourir l'espace pauvre dans l'univers romanesque du XVIII^e siècle : « vie errante, vie souffrante » ?

Par Marianne Albertan-Coppola

Publication en ligne le 17 septembre 2020

Résumé

Il s'agira de définir les attentes économiques associées aux déplacements des pauvres, essentiellement liés à des impératifs vitaux, ainsi que les modalités et l'organisation logistique concrète de l'espace parcouru, autrement dit d'examiner comment les personnages prennent la route, vivent sur la route et pensent la route. L'itinérance est consubstantielle à la vie des picares, ces personnages issus de la tradition espagnole qui partent pour assurer leur avenir mais aussi par paresse et goût de la liberté. Chez les autres, la pauvreté motive ponctuellement le voyage, que celui-ci ait pour visée de s'établir dans un endroit plus propice, d'aller quérir un membre de la famille ou encore de recueillir un héritage. Mais pour les anciens riches et les nobles désargentés, elle constitue plutôt un obstacle à l'entreprise ou la poursuite d'un voyage. En chemin, le voyageur pauvre devra recourir à des moyens de subsistance variés, source de pittoresque, tels que mendier, travailler ou vendre des effets personnels. Ce premier obstacle surmonté, il aura encore à affronter les embûches traditionnelles (voleurs, tempêtes, naufrages), multipliées par les auteurs suivant les exigences du romanesque. Moyens de transport et lieux visités dessinent ainsi une géographie de la pauvreté, riche en enseignements. La route telle qu'on la conçoit dans le roman, avec ses joies et ses peines, offre donc un reflet intéressant des voyages de pauvres, même si le miroir apparaît déformé à la base par les codes romanesques et les attentes du lecteur. Mais là ne s'arrête pas l'intérêt de cette masse de romans : à travers le fourmillement de notations concrètes, se forme une toile des schémas

mentaux, tissée de présupposés moraux et sexuels, éloignés des idéaux des Lumières. Les romans du XVIII^e siècle ne fournissent pas qu'une sorte de guide de voyage du pauvre, ils tracent en outre une carte des mentalités.

Mots-Clés

voyage, pauvreté, route, roman, Lumières.

Table des matières

- ___ Prendre la route : la pauvreté, source ou obstacle au voyage ?
 - _____ La vie d'errance des picaros
 - _____ Le voyage comme réponse à des impératifs vitaux : les « migrations de l'absolue nécessité »
 - _____ La pauvreté comme obstacle au voyage
- ___ Être sur la route : les conditions du voyage
 - _____ Les ressources sur la route
 - _____ Les moyens de transport : l'inaccessible carrosse contre la marche à pied dégradante
 - _____ Les lieux traversés : une géographie de la pauvreté
 - _____ Les obstacles aux voyages : attaques de voleurs, tempêtes, naufrages
- ___ Penser la route
 - _____ Dichotomie sexuelle : liberté des hommes contre contrainte des femmes
 - _____ Dichotomie morale : la question des bons et des mauvais pauvres
- ___ Conclusion

Texte intégral

Si le roman français du XVIII^e siècle s'attache volontiers à peindre les grandes passions en se penchant sur l'intériorité des personnages, il se plaît aussi à tourner ces derniers vers l'extérieur en les lançant à l'aventure sur les routes. C'est vrai en particulier pour les personnages de pauvres, qui commencent à poindre et se développer dans la littérature



des Lumières. La mobilité constitue ainsi un trait essentiel de leur profil et d'œuvre en œuvre on voit se dessiner un rapport à la route qui leur est propre, tributaire à la fois des nécessités économiques et des conventions romanesques.

Il s'agira donc de définir les attentes économiques associées aux déplacements des pauvres, essentiellement liés à des impératifs vitaux, ainsi que les modalités et l'organisation logistique concrète de l'espace parcouru (l'absence de carrosse par exemple est un indicateur fiable de déclassement social), autrement dit d'examiner comment les personnages prennent la route, vivent sur la route et pensent la route.

Prendre la route : la pauvreté, source ou obstacle au voyage ?

La vie d'errance des picares

Les personnages de picares, issus de la tradition espagnole connaissent leurs beaux jours en France dans les trois premières décennies du siècle, notamment sous la houlette de Lesage qui publie *Gil Blas* (1715-1735), *Guzman d'Alfarache* (1732), *Estevanille Gonzalez* (1734-1741) et *Le Bachelier de Salamanque* (1736-1738). Ces personnages vivent sur le mode de l'itinérance, passant d'un maître à un autre, d'un métier à un autre, d'une ville à une autre, d'un pays à l'autre. Ils prennent la route pour assurer leur avenir au gré de leurs tribulations, comme dans *L'Aveugle parvenu* (1755), roman-mémoires de Guer où l'aveugle Pinolet rapporte son ascension sociale qui l'a conduit de la mendicité sur les routes à la protection accordée par des membres éminents de la société telle la princesse d'Armagnac qui l'a inscrit sur ses carnets de charité. Avant d'être « parvenu », ses voyages, qui l'amènent aux quatre coins de la France, d'abord sous la tutelle de Jean Valois, son maître en mendicité, puis émancipé, lui garantissent sa pitance quotidienne, sans qu'il en tire d'autres avantages qu'économiques. Mais ne réduisons pas pour autant les voyages perpétuels des picares à une simple affaire financière : le voyage est aussi source de plaisir pour un grand nombre de vagabonds. L'un des confrères mendiants du héros explique sa vie d'errance de la sorte : « On s'ennuie d'être toujours dans le même endroit... J'ai été en Flandre, en Lorraine, en Bretagne, en Normandie, en Champagne, en Picardie^[1] », tandis que Guzman, le héros emblématique de Lesage, se réjouit de mener une vie de paresse, où le plaisir de voyager s'obtient à si bon compte :



[...] Avec le talent d'exciter la charité du prochain, on peut sans argent voyager en Italie. [...] pour preuve de cela, c'est que je poussai jusqu'à Rome sans dépenser même un sou de tout l'argent que je reçus en chemin, et que je gardai. [...] La gueuserie en ce pays-là est donc d'une grande ressource pour les gens d'esprit malaisés qui veulent sacrifier à la paresse ; aussi je m'acoquinai si fort à ce métier, que je n'en cherchai plus d'autre ^[2].

La pauvreté est donc consubstantielle de la vie d'errance des picares ; chez les autres, le parcours de l'espace est fonctionnel, qu'il ait pour visée de s'établir dans un endroit plus propice, d'aller quérir un membre de la famille ou encore de recueillir un héritage.

Le voyage comme réponse à des impératifs vitaux : les « migrations de l'absolue nécessité [3] »

Pour les gens de peu, la pauvreté favorise le voyage : il s'agit là d'une situation narrative commune. En ce sens, la pauvreté est génératrice de la matière romanesque. Ainsi, le roman de Lévesque, *Le Siècle* (1736), débute sur le constat de la pauvreté du héros, Menkolph : « Un jeune [homme] de Norvège, nommé Menkolph ayant perdu son père et sa mère dans un âge fort tendre, se trouva sans biens, livré à sa propre volonté, ou pour mieux dire toutes ses passions ^[4] ». Et c'est cette pauvreté qui autorise et motive le voyage du jeune homme, qui cherche à s'établir dans un endroit plus favorable à sa fortune. Si Menkolph fera fortune, tous n'ont pas sa chance. L'espoir attaché au voyage est souvent déçu. Ainsi, la sœur du curé, dans *La Vie de Marianne* (1731-1742), part à Paris pour recueillir un héritage qui semblait devoir lui revenir mais en vain. Dépensant dans ce voyage ses ultimes ressources, la pauvre femme succombera des suites de la maladie causée par les fatigues du voyage et aggravée par le chagrin de se retrouver sans le sou et, surtout, de ne rien laisser à Marianne, sa protégée : « elle avait espéré que cette succession la mettrait en état de me faire du bien ; et d'ailleurs ce voyage inutile l'avait épuisé d'argent ^[5] ». On retrouve encore le même thème à la fin du siècle dans le roman épistolaire édifiant *Adèle et Théodore* (1782) de Genlis. Saint-André, héros de la narration seconde, espère recueillir la succession de son riche père mais son arrivée trop tardive l'en exclut. Son voyage, loin d'être rémunérateur, épuise les maigres économies récoltées par les labeurs et les peines d'années de travail manuel : « [...] pour arriver plus promptement, il est obligé d'acheter une voiture, de prendre la poste, et les frais du voyage consumèrent presque entièrement le fruit de seize ans de travaux ^[6] ». Cependant, même dans le cas où le voyage est synonyme de survie, il arrive que la notion de plaisir supplante celle de contrainte. Dans les *Voyages de Jacques Massé* (1710) de Tyssot de Patot, la pauvreté



soudaine de la famille du héros, à la suite de la mort du père, bouleverse l'avenir prévu pour ce dernier (à savoir achever son éducation). Aux conseils de la mère qui l'incite à embrasser la profession de chirurgien, Jacques Massé oppose son désir de voyager et prend finalement la mer, choisissant un mode de vie errant plutôt qu'un mode de vie sédentaire.

La pauvreté comme obstacle au voyage

Si la pauvreté génère quantité de voyages pour les gens de peu, elle va constituer pour les personnages anciennement aisés ou de qualité un obstacle matériel à la poursuite ou à l'entreprise d'un voyage. Mlle de Mézin, dans *La Nouvelle Marianne* (1740) de Lambert, est une jeune noble, narratrice de sa vie dans une histoire intercalaire, qui a pris la fuite avec son amant afin de pouvoir l'épouser malgré l'opposition des deux familles. Coutumière d'une vie d'aisance, elle découvre les affres de la pauvreté et se désole de ne pouvoir voyager à sa convenance avec son époux : « Mais pour continuer notre route, il nous faut le secours de quelque argent ^[7] ». Mario Brufalini, narrateur du roman-mémoires *L'Infortuné Florentin* (1729), se désespère lui aussi de ne pouvoir partir où il l'entend : « Mes fonds étaient modiques, et quelque désir que j'eusse de voyager, je ne pouvais l'entreprendre faute d'argent suffisant ^[8] ».

À travers le motif éclairant du voyage, le roman du XVIII^e siècle nous en apprend donc plus qu'on aurait pu l'imaginer sur la société d'Ancien Régime. L'intégration du voyage dans le roman, sous ces nouvelles modalités, constitue une innovation par rapport aux romans du XVII^e siècle, peuplés de princes et princesses ou de vils picaros. Les nobles – désormais appauvris – sont à présent confrontés eux aussi aux difficultés de la vie quotidienne. S'ouvre ainsi un nouveau champ du voyage grâce à l'irruption d'autres voyageurs, pauvres extraordinaires (les nobles) et pauvres ordinaires (et non plus gueux). Le motif du voyage permet ainsi d'enregistrer la percée de la réalité au sein de l'univers romanesque français du temps, laissant de côté les êtres éthérés du roman baroque.

À présent qu'il est entendu que les pauvres des romans du XVIII^e siècle prennent la route, il convient de s'intéresser aux conditions proprement dites de leur voyage.

Être sur la route : les conditions du voyage

Les ressources sur la route



Cependant, avant même de pouvoir espérer en tirer un profit, il faut savoir comment vivre pendant ce voyage. Des personnages picaresques, comme le Guzman d'Alfarache^[9] de Lesage (1732), ou d'inspiration picaresque comme Pinolet^[10], l'aveugle parvenu de Guer (1755), ou le gentilhomme gueux, M. de P. d'Emery^[11] (1736) tirent sans surprise leur subsistance sur la route des libéralités des passants, tendant la main avec plus ou moins de gêne. Dès qu'il le pourra M. de P. poursuivra son voyage en recourant à des ressources qu'il juge plus honnêtes.

Travailler est une autre des ressources à la disposition des personnages pour financer leur voyage. C'est le cas notamment de Gousse, « original sans principes » au dire du narrateur de *Jacques le Fataliste*. Après être venu en aide à son ami Prémontval, il se retrouve sans le moindre bien, fort éloigné de sa ville de résidence, à savoir Paris. Son voyage retour depuis les Alpes, où il a quitté son ami, sera financé dans un premier temps grâce aux aumônes (« s'en revient à pied demandant l'aumône jusqu'à Lyon »), puis dans un second grâce à son travail (« il gagna à peindre les parois d'un cloître de moines, de quoi revenir à Paris sans mendier^[12] »).

La vente des effets personnels constitue un autre choix vers lequel les personnages qui ne peuvent (pour cause d'âge ou de statut social) ou ne veulent pas travailler ont la possibilité de se tourner pour financer leur voyage. Ainsi, dans *La Nouvelle Marianne* de Lambert, Mlle de Mézin, pour entreprendre son périple à destination de la Hollande, terre de liberté, se voit dans l'obligation de vendre à son hôtesse quelques-unes de ses nippes :

Mais pour continuer notre route, il nous faut le secours de quelque argent, [lui explique-t-elle] ; [...] et sur le champ je lui montrai le peu de hardes qui nous restaient. Le marché fut bientôt conclu, parce que je consentis adonner pour vingt pistoles, ce qui aurait dû être vendu plus de cinq cents livres^[13].

Cette scène, fort déplaisante pour une jeune noble habituée par le passé à ne manquer de rien, renforce l'urgence d'entamer le voyage au plus tôt : « Chaque moment nous devenait plus cher, parce que nos petites finances ne pouvaient nous mener bien loin ; ainsi nous ne tardâmes pas à nous mettre en chemin^[14] ».

Le voyage n'est plus uniquement une source d'aventures comme dans les romans baroque (*L'Astrée*) ou comique (*Le Roman comique*) mais aussi un événement décrit au plus près du vécu des voyageurs. On enregistre de la sorte les mutations profondes de l'univers romanesque au XVIII^e siècle avec une percée toujours plus grande d'une volonté si ce n'est réaliste, du moins visant à faire vrai, notamment par le biais des préoccupations des romanciers à propos des ressources nécessaires au voyage.



Les moyens de transport : l'inaccessible carrosse contre la marche à pied dégradante

Le carrosse, moyen de locomotion commode, est inaccessible pour les personnes sans fortune ; il dit de façon flagrante la pauvreté des personnages qui n'y ont pas accès. Tout comme l'habit qui distingue le pauvre du riche, le carrosse est un moyen sûr de classement. Son absence pour les personnes de naissance est soulignée dans les romans du temps comme un scandale^[15]. Ainsi, dans *La Vie de Marianne* (1731-1742), l'héroïne ne marche qu'au début du roman, prenant par la suite des fiacres et les carrosses de sa protectrice Mme de Miran. Seul autre personnage à pied dans ce roman la mère de Tervire, épuisée de fatigue après avoir marché jusqu'à chez son fils le Marquis. L'image de cette noble accablée, demandant honteusement à se reposer dans la cuisine avant de reprendre sa marche, témoigne mieux qu'une longue description de sa déchéance sociale.

Chez Prévost, également au début du siècle, la question de la marche à pied joue un rôle de symbole. Le motif du carrosse a largement été étudié dans *Manon Lescaut* (1731), ce n'est pas le lieu de rappeler ces analyses mettant en rapport mouvements spatiaux et mouvements du cœur^[16]. Ce qui nous intéresse ici, ce sont ses rapports avec la pauvreté. Pour les deux amants, Des Grieux et Manon, le carrosse n'est pas porteur des mêmes significations : objet du quotidien pour le jeune noble, il est objet de désir pour Manon. Des Grieux est prêt à se priver pour satisfaire l'élue de son cœur mais reconnaît douloureusement qu'entretenir un équipage engendre des dépenses supérieures à leur revenu :

Je résolu donc de régler si bien ma dépense particulière, que je fusse toujours en état de fournir aux siennes, et de me priver plutôt de mille choses nécessaires que de la borner même pour le superflu. Le carrosse m'effrayait plus que tout le reste ; car il n'y avait point d'apparence de pouvoir entretenir des chevaux et un cocher^[17].

Signe ostentatoire de richesse ou de noblesse, le carrosse figure de manière symbolique la situation des deux amants : de carrosse de louage à un simple fiacre, en passant par un équipage personnel^[18], la destinée du couple est modélisée. Le chevalier déploie de vains efforts pour enrayer sa déchéance, se ruinant afin de se payer une dernière course en fiacre et éviter de se rendre à sa destination à pied. La locution figée « à pied » résonne comme un scandale dans une foule de romans, qui ne développent pas autant que ceux de Marivaux et de Prévost le drame qui y est associé^[19]. Dans *Le Paysan parvenu* (1734-1735) de Marivaux, la situation est exactement l'inverse. Parti à pied, Jacob savoure son ascension 

sociale et financière qui lui permet dans la cinquième partie du roman de commencer à prendre des fiacres.

Certains personnages, plus rares il est vrai, revendiquent la marche comme un choix et repoussent l'idée de contrainte matérielle. Ainsi, Grégoire Merveil, dans *La Première suite de l'Aventurier français* (1782) se place sous le patronage du citoyen de Genève : « Je venais de lire Jean-Jacques Rousseau, qui fait le plus magnifique éloge de l'usage de voyager à pied. J'adoptai son système^[20] ». Dans une tout autre optique, Ursule, dans *Le Paysan et la Paysanne pervertis* de Rétif, décide de pratiquer la marche à pied en signe d'humiliation et de repentance pour ses fautes passées : « elle sortait pour aller servir les pauvres, à pied [...] ^[21] ».

Le moyen de transport, quel qu'il soit, est donc bien plus qu'un simple décor ou un accessoire, une commodité permettant de translater les personnages d'un point A à un point B. Il a une valeur de symbole social, classifiant dans la société d'Ancien Régime, indice fiable de la condition économique et sociale des voyageurs et il nous renseigne plus profondément sur l'idéologie des personnages, mieux sans doute que ne le feraient de longs portraits.

Les lieux traversés : une géographie de la pauvreté

Fortement associés dans le roman à certains espaces typifiés (la chaumière à la campagne, les greniers et les garnis en ville), les personnages pauvres n'évoluent pas tous pour autant dans des ensembles fermés et hermétiques les uns aux autres, nous avons déjà eu l'occasion de le constater. Ils se déplacent, pour les raisons qui leur sont propres, au sein de la ville (d'un logement à un autre, en fonction des variations de leur fortune), à travers le pays, en Europe ou même au-delà.

Sur la route, ils croiseront de nombreuses auberges. Lieu commun, dans tous les sens du terme, des romans d'inspiration picaresque, l'auberge est le lieu de rassemblement habituel des picaros, étape inévitable sur la route de ces héros que l'on songe à Gil Blas, Guzman ou Estevanille. Dès le début du XVIII^e siècle, lecteurs et romanciers perçoivent son caractère conventionnel dans la mesure où ses nombreuses itérations ont conduit à lui faire perdre de sa splendeur d'antan – d'où les indications très brèves qui lui sont accordées. Au fil du siècle, l'auberge n'est plus réservée seulement aux romans de la route ou aux romans d'inspiration picaresque dont elle est issue, on la retrouve dans un « fonds commun de romanesque où les auteurs puisent sans se soucier de décrire^[22] », ce qui



explique qu'elle réapparaisse aussi bien sur le parcours de la mère ruinée de Tervire dans *La Vie de Marianne* que sur celui de Mlle de Mézin dans *La Nouvelle Marianne*.

En dehors de ce lieu stratégique, les romanciers ont les coudées franches en ce qui concerne les lieux traversés par leurs personnages. Les protagonistes de quelque rang n'effectuent le plus souvent qu'un – parfois très long – voyage, à l'inverse des picaros qui ne cessent d'errer, transformant leur vie en un éternel voyage, ce qui donne évidemment naissance à des descriptions différentes. Chaque romancier retiendra donc les éléments qu'il juge les plus marquants. Lesage s'intéressera davantage aux villes que franchit Guzman (Madrid, Gênes, etc.) que ne le fait par exemple Guer dans son *Aveugle parvenu*. Ce dernier roman offre un parfait exemple du parcours de l'espace par un pauvre, un vagabond. Si la multiplication des lieux répond aux fonctions identifiées par M.-H. Huet dans son essai sur le roman d'ascension sociale ^[23], elle est à l'origine d'autres effets. Guer a pour habitude d'énumérer les contrées traversées par Pinolet (entre autres, Châteauneuf, Tournon, Quintenar, Annonay, Chabeuil, Crest, Gresse) sans jamais s'attarder sur leur description. La juxtaposition de ces différents lieux permet de donner l'impression d'un grand trajet parcouru sans se mettre en frais. Pinolet peut mentionner au sein d'une même phrase un nombre impressionnant de villes ^[24], signalant que l'important en fin de compte n'est pas là. Le décor importe peu, les actions priment et elles pourraient se dérouler dans n'importe quel endroit. Cette multiplicité des lieux est parfois liée à des raisons pratiques. Poursuivis par les autorités, les mendiants n'ont, en effet, parfois pas d'autres choix que de décamper pour conserver leur liberté : « Oui-da, dis-je en moi-même, on nous donne la chasse ici, eh bien ! faisons comme les oiseaux de rivière, quand on les poursuit d'un côté, ils s'envolent de l'autre ^[25] ». Plus que le décor du voyage, ce sont donc les aventures qu'il suscite qui intéressent Guer et, de manière plus générale, les romanciers du temps : attaques de brigands, mauvais tours joués sur les routes, aléas du voyage sont autant de motifs narratifs communs des romans du temps.

Les obstacles aux voyages : attaques de voleurs, tempêtes, naufrages

Scènes topiques depuis le *suave mari magno* de Lucrèce, le naufrage et la tempête, tels qu'ils sont envisagés dans les romans considérés, sont purement fonctionnels. Ils permettent entre autres une justification de l'itinéraire suivi, une représentation des manifestations de la volonté divine comme mise à l'épreuve ou sanction, une expression allégorique des états d'âme des personnages et une fonction esthétique d'ornementation par la description de la tempête ^[26]. En ce qui concerne le champ économique, ils

permettent de remettre à zéro les comptes des protagonistes, déjà peu fournis, complexifiant un peu plus la quête qui préside à leur voyage (recueillir une succession, quérir un proche, etc.).

Robert, dans *La Paysanne philosophe* (1761-1762), ne recourt pas au *topos* dans la narration principale mais dans une histoire intercalaire, truffée de *topoi* en tous genres – noms aux consonances hispaniques, époux séparés tragiquement... Le vaisseau sur lequel se trouvaient Rose, sa mère et son époux Dom Francisque fait naufrage en Espagne après une attaque de corsaires, provoquant la pauvreté du trio. La mère de Rose confie ses peines au capitaine de la frégate qui les conduit à Marseille : « Pendant notre route, ma mère raconta à Monsieur de la Roche, les malheurs que nous venions d'essuyer par un naufrage qui avait occasionné la perte de tous nos effets, jointe à celle de mon amant, qui était pour nous le coup le plus sensible, que nous puissions jamais recevoir de la fortune ^[27] ».

L'attaque des bandits, en particulier lors de la traversée d'une forêt, constitue un *topos* romanesque que les romanciers ne dédaignent pas d'utiliser. Étant donné son caractère topique, les romanciers ne s'ingénient généralement pas à en donner un traitement original, ils se contentent de le reprendre et de s'en servir comme commodité romanesque. L'auteur du *Compère Mathieu* (1766) le réemploie dans l'histoire du Père Jean. Dulaurens s'amuse avec les *topoi* en les démultipliant dans un court passage narratif. Ainsi, en l'espace d'un seul paragraphe, il a recours à celui de la tempête et à celui du vol par des bandits :

Notre route avait été des plus heureuses : nous étions déjà entrés dans la mer de Marmara, lorsqu'une tempête affreuse nous jeta sur les côtes de la Roumanie, et nous fit faire naufrage entre Héraclès et Rodesto. J'eus le bonheur, ainsi que trois autres personnes du vaisseau de gagner le rivage, mais je n'eus pas celui d'éviter une troupe de paysans qui nous guettaient, et qui me laissèrent sans un sou ^[28].

Le premier *topos* sera employé de manière déceptive, Père Jean et trois de ses compagnons échappent au naufrage sans perdre leurs possessions, mais par l'utilisation de l'autre *topos*, les actions reprennent leur cours narratif normal, puisque ces quatre personnages finissent par se retrouver dans la pauvreté comme l'on s'y attendait à l'origine. Dulaurens remotive, en quelque sorte, l'expression « tomber de Charybde en Scylla », dans un roman qui parodie ouvertement les nombreuses aventures de Candide.

Le jeu avec les *topoi*, qu'il soit accepté par les décalages proposés ou qu'il soit refusé par une reprise servile des mêmes éléments, pose la question essentielle de la réinvention du voyage dans le roman ou de la perpétuation d'une tradition littéraire. L'utilisation des *topoi*

invite également à prendre en compte deux autres questions annexes : le talent ou son absence chez le romancier dans le traitement qu'il en propose, ainsi que la satisfaction des attentes du lecteur à cet égard.

C'est dans la description des moyens de subsistance et de transport, ainsi que des lieux occupés par les voyageurs pauvres, que les romanciers se montrent les plus prolixes. Ils répondent ainsi au goût du lecteur pour le pittoresque. Nous avons jusque-là envisagé la route suivant des enjeux pragmatiques (à savoir les raisons et les conditions du voyage), mais des enjeux d'ordre intellectuel viennent s'y greffer.

Penser la route

Dichotomie sexuelle : liberté des hommes contre contrainte des femmes

Ces personnages démunis ne sont pas tous égaux face à leur sort. Hommes et femmes n'ont naturellement pas la même liberté de se livrer aux aventures de la route. Seules les femmes de petite vertu ou déguisées en homme parcourent librement les espaces. Ne craignant plus pour leur vertu, habituées à vivre d'expédients et à se tirer d'affaire, elles ne redoutent pas les dangers qui attendent d'ordinaire les femmes seules sur la route. Frétilton, toujours à la recherche de profit dans sa carrière de femme entretenue, vit indifféremment en Flandres ou en France, parcourant les contrées qui séparent ces espaces éloignés sans la moindre appréhension. La Fanfiche de Grimat de Bonneval ne s'émeut guère d'être abandonnée par son amant sur la route de Toulouse et lui trouve rapidement un successeur, un religieux, en mesure de la défrayer durant son trajet. Le travestissement, moyen pour les femmes vertueuses de se garantir des aléas du voyage, séduit nombre de personnages dans les romans sentimentaux. Ainsi, le Flamand, domestique de l'héroïne Flore, dans *La Paysanne philosophe* (1761-1762) de Robert, est en réalité une femme de condition déguisée pour préserver sa vertu.

À l'exception de ce dernier cas, les femmes vertueuses, lorsqu'elles sont isolées, soit sont enfermées dans des couvents grâce aux libéralités d'une bienfaitrice (la Marianne de Marivaux et ses consœurs), soit parcourent à leur grand désespoir l'espace de la ville en fonction de déclassements successifs. Ainsi, dans *La Vie de Marianne* (1731-1742), Mme Darneuil, la mère de Tervire, expérimente de manière paroxystique le déplacement, corollaire inévitable de sa pauvreté grandissante : de l'hôtel particulier de son fils le



Marquis, elle passe dans un appartement, qu'il lui faut quitter – faute de recevoir la pension due par son fils – pour aller habiter des « chambres garnies », jusqu'au taudis dans lequel Tervire la trouve sur le point de se faire expulser. La ronde des logements signale de manière visible la dégradation progressive de la fortune de Mme Darneuil. De même, dans *La Jardinière de Vincennes* (1753), Mme de Maronville, à la mort de son mari, change aussi d'habitation pour être davantage en adéquation avec sa nouvelle situation : « Nicole [...] fut louer un appartement plus modeste que l'hôtel que j'occupais : elle y fit transporter ce qu'elle trouva de moindre prix et de plus convenable à notre état présent, vendant le reste pour payer le loyer du lieu que je quittais ^[29] ». Ce type de déplacement est habituellement générateur d'un vif sentiment d'humiliation. Les hommes, quant à eux, sont libres d'aller et de venir, mais tous restent soumis aux dangers qui guettent les voyageurs sur les routes : attaques de voleurs, tempêtes, naufrages sont autant d'événements qui occasionnent ou aggravent la précarité financière des protagonistes.

Être une femme ou un homme pauvre ne se vit donc pas de la même manière, les romans nous l'enseignent. Le voyage représente l'un des cas pratiques où la différence entre les sexes, rattachée à leur supposée essence, est la plus marquée.

Dichotomie morale : la question des bons et des mauvais pauvres

Au-delà de la différenciation sexuelle, il existe une distinction morale entre bons et mauvais pauvres, selon une répartition chère à la société du temps. La pauvreté nomade, réprouvée (celle des vagabonds, des mendiants dans les auberges), s'oppose à la pauvreté sédentaire, tolérée (celle des pauvres domiciliés dans des garnis ou greniers). Cette dichotomie connaît évidemment des aménagements, l'errance n'étant parfois que transitoire : l'auberge demeure un lieu de passage pour certains personnages et ne constitue pas nécessairement une habitude comme pour les picaros.

Dans une telle perspective, il n'est pas étonnant que Pinolet, chez Guer, soit méprisé dans les différentes contrées qu'il traverse, qu'il y soit réduit au silence ^[30], menacé d'un voyage punitif au long cours ^[31] ou regardé d'un œil méfiant par ses pairs qui ont fait le choix de se sédentariser dans leur paroisse d'origine ^[32]. À l'inverse, la pauvreté sédentaire – qui n'exclut pas quelques voyages justifiés (aller recueillir une succession, rendre visite à un proche malade...) ou subis (déclassements successifs illustrés par le changement de logement) –, éventuellement cautionnée par la communauté religieuse ^[33], est vue d'un bon œil à la fois par les autorités et les donateurs. Pour vérifier leur bonne moralité,



essentielle à la dispensation d'aumônes, les bienfaiteurs se livrent à une visite aux pauvres. Cette séquence narrative codifiée obéit généralement à un déroulement précis, qui passe par une approche progressive du lieu de visite (autre forme de voyage) : progression dans un faubourg pauvre, qui se poursuit par l'entrée dans un immeuble misérable, puis dans une pièce où tout respire la pauvreté comme dans ce passage d'*Adèle et Théodore* :

Cependant, au bout d'une demi-heure, nous entrons dans une petite rue bien étroite, et notre voiture s'arrête. [...] nous entrons dans une maison délabrée, nous montons cent-vingt marches, ensuite nous grimpons [...] une mauvaise échelle de bois qui nous conduit au grenier habité par l'infortunée famille. Nous trouvons dans un galetas, éclairé par une triste lampe, un homme de trente et quelques années, couché sur de la paille, il était évanoui ^[34].

Cette taxinomie entre bons et mauvais pauvres, qui s'établit donc aussi par le rapport des personnages à la sédentarité, a des répercussions immédiates dans le monde décrit par les romans. Seulement deux formes de biographies du pauvre sont envisageables dans un univers romanesque résolument manichéen où naviguent bons et mauvais pauvres : la biographie épидictique, célébrant le bon pauvre et la biographie charge, condamnant le mauvais pauvre, vagabond et fainéant.

La route telle qu'on la conçoit dans le roman, avec ses tracas et ses joies, offre donc un reflet intéressant des voyages de pauvres, même si le miroir apparaît déformé à la base par les codes romanesques et les attentes du lecteur. Mais là ne s'arrête pas l'intérêt de cette masse de romans : à travers le fourmillement de notations diverses à caractère matériel, se forme une toile des schémas mentaux, tissée de présupposés moraux et sexuels, éloignés des idéaux des Lumières. Quelques décalages apparaissent toutefois, qui annoncent des changements futurs. Les romans du xviii^e siècle ne fournissent pas qu'une sorte de guide de voyage du pauvre, ils tracent en outre une carte des mentalités.

Conclusion

En définitive, à l'issue de ce bref parcours de la pauvreté itinérante, nous pouvons conclure qu'entre plaisir et contrainte, les motivations des voyageurs pauvres transparaissent assez bien dans le roman du xviii^e siècle. La littérature du temps, sans viser encore au réalisme des grands romanciers du siècle suivant, constitue tout de même un bon observatoire des attentes des individus en état de précarité et nous renseignent, avec plus ou moins de précision, sur les conditions matérielles qui les poussent à partir, ainsi que sur celles de leur voyage. 

Après avoir étudié les divers lieux de la pauvreté, traversés, habités par les personnages, il est donc permis de se demander si le véritable lieu – nouveau – de la pauvreté n'est pas au siècle des Lumières la littérature. Celle-ci apparaît comme le domicile légitime des pauvres. Ces derniers ne bénéficient pas encore d'un véritable accueil comme chez Hugo mais ils commencent à trouver asile dans les pages d'un Mercier, d'un Dulaurens ou d'un Baculard.

Bibliographie

Sources

[ANON.], *L'Infortuné Florentin*, Amsterdam, Pierre Mortier, 1729.

[ANON.], *L'École des filles ou les Mémoires de Constance*, Paris, Jean-Baptiste-Claude Bauche, 1753.

DIDEROT, *Jacques le Fataliste*, dans *Œuvres*, t. 2, Paris, Robert Laffont, 1994 [à partir de 1765].

DIDEROT, *Les Deux amis de Bourbonne*, dans *Œuvres complètes*, t. 12, Paris, Herman, 1989 [rédigé en 1770].

DULAURENS, *Le Compère Mathieu*, Paris, Champion, 2012 [1^{ère} éd. 1766].

EMERY, *Les Mémoires et aventures de M. De P., écrits par lui-même et mis au jour par Monsieur E.*, Paris, Dupuis, 1736.

GAILLARD DE LA BATAILLE, *Histoire de Frétilon*, La Haye, aux dépens de la Compagnie, 1740.

GENLIS, *Adèle et Théodore ou Lettres sur l'éducation*, éd. I. BROUARD-ARENDS, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2006 [1^{ère} éd. 1782].

GUER, *L'Aveugle parvenu*, Paris, Rey, 1755.

LAMBERT, *La Nouvelle Marianne*, La Haye, P. de Hondt, 1740.

LA SOLLE, *Mémoires de Versorand*, Amsterdam, aux dépens de la Compagnie, 1751.

LESAGE, *Guzman d'Alfarache*, *Œuvres complètes*, t. 11, Paris, Champion, 2010 [1^{ère} éd. 1732].



LESUIRE, *Première suite de l'Aventurier français*, Paris, Quillau, 1782.

LÉVESQUE, *Le Siècle*, Paris, Clousier, 1736.

MARIVAUX, *La Vie de Marianne*, éd. F. DELOFFRE, Paris, Classiques Garnier, 1957 [1^{ère} éd. 1731-1742].

MOUHY, *La Paysanne parvenue*, éd. H. COULET, Paris, Desjonquères, 2005 [1^{ère} éd. 1735].

PRÉVOST, *Manon Lescaut*, éd. F. DELOFFRE, Paris, Garnier, 1965 [1^{ère} éd. 1731].

RÉTIF, *Le Paysan et la Paysanne pervertis*, Paris, Champion, 2016 [1^{ère} éd. respective 1776, 1779].

ROBERT, *La Paysanne philosophe*, Amsterdam, Libraires associés, 1761-1762.

VILLENEUVE, *La Jardinière de Vincennes*, Paris, Hochereau, 1757.

Études

Philippe BARR, *Rétif de la Bretonne spectateur nocturne : une esthétique de la pauvreté*, Amsterdam / New-York, Rodopi, 2012.

Michèle BOKOBZA-KAHAN, *Dulaurens et son œuvre*, Paris, Champion, 2010.

Michèle BOKOBZA-KAHAN, « Marginalité et lumières dans le Compère Mathieu de Dulaurens », dans *Les Marges des Lumières françaises (1750-1789)*, dir. D. MASSEAU, Genève, Droz, 2004, p. 71-87.

Bronisław GEREMEK, *La potence ou la pitié : l'Europe et les pauvres du Moyen-Age à nos jours*, Paris, Gallimard, 1987.

Bronisław GEREMEK, *Les fils de Caïn : l'image des pauvres et des vagabonds dans la littérature européenne du xv^e au xvii^e siècle*, Paris, Flammarion, 1991.

Roger CHARTIER, « Les élites et les gueux, quelques représentations (xvi^e-xviii^e siècles), *Revue d'Histoire moderne et Contemporaine*, juillet-sept. 1974, p. 376-388.

Roger CHARTIER, *Figures de la gueuserie*, Paris, Montalba, 1982.

Jean EHRARD, « Avec Marianne (1), l'argent », dans *L'Invention littéraire au xviii^e siècle : fictions, idées, société*, Paris, Presses universitaires de France, 1997, p. 69-86.



André GUESLIN, *De Nulle part et d'ailleurs*, Paris, Fayard, 2013.

Jean-Pierre GUTTON, *La société et les pauvres en Europe : xvi-xviii^e*, Paris, Presses universitaires de France, 1974.

Marie-Hélène HUET, *Le Héros et son double : essai sur le roman d'ascension sociale au xviii^e siècle*, Paris, Conti, 1975.

Olwen HUFTON, *The poor of the eighteenth century, 1750-1789*, Oxford, Clarendon Press, 1974.

Manfred KUSCH, « Manon Lescaut ou voyage du chevalier des Grieux dans la basse romancie », Oxford, Voltaire Foundation, S.V.E.C., 143, 1975, p. 141-160.

Marc LABUSSIÈRE, « Naufragés avec sauveteur chez Prévost : théories esthétiques et tempêtes romanesques à l'ombre du *suave mari magno* », dans *L'Événement climatique et ses représentations (xvii^e-xix^e siècle)*, dir. E. LE ROY-LADURIE, J. BERCHTOLD et J.-P. SERMAIN, Paris, Desjonquères, 2007, p. 401-414.

Henri LAFON, *Les Décors et les Choses, dans le roman français du xviii^e siècle, de Prévost à Sade*, Oxford, Voltaire Foundation, S.V.E.C., 297, 1992.

Henri LAFON, *Espaces romanesques du xviii^e siècle, 1670-1820 : de Madame de Villegaignon à Nodier*, Paris, Presses universitaires de France, 1997.

Locus in fabula : les topiques de l'espace dans les fictions françaises d'Ancien Régime, dir. N. FERRAND, Louvain / Paris, Peeters, 2004.

Michèle MAT, « Espace, décor et temps dans les romans de Marivaux », *Studi francesi*, 58, 1976, p. 21-39.

Pauvres et pauvreté en Europe à l'époque moderne (xvi^e-xviii^e siècle), dir. L. TORRES et H. RABAEY, Paris, Classiques Garnier, 2016.

Jean SGARD, *Labyrinthes de la mémoire*, Paris, Presses universitaires de France, 1986.

Jean SGARD, « L'échelle des revenus », *Dix-huitième siècle*, 14, 1982.

Pierre TESTUD, *Rétif de la Brefftonne et la création littéraire*, Genève, Droz, 1977.

-
- [1] J.-A. GUER, *L'Aveugle parvenu*, Paris, Rey, 1755, Deuxième partie, p. 193.
- [2] A.-R. LESAGE, *Guzman d'Alfarache, Œuvres complètes*, t. 11, Paris, Champion, 2010, p. 261.
- [3] A. GUESLIN, *De Nulle part et d'ailleurs*, Paris, Fayard, 2013, p. 52.
- [4] L. LÉVESQUE, *Le Siècle*, Paris, Clousier, 1736, Première partie, p. 1-2.
- [5] P. MARIVAUX, *La Vie de Marianne*, éd. F. DELOFFRE, Paris, Classiques Garnier, 1957, p. 18.
- [6] F. GENLIS, *Adèle et Théodore ou Lettres sur l'éducation*, éd. I. BROUARD-ARENDS, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2006, p. 272.
- [7] C.-L. LAMBERT, *La Nouvelle Marianne*, La Haye, P. de Hondt, 1740, Huitième partie, p. 104-105.
- [8] [ANON.], *L'Infortuné Florentin*, Amsterdam, Pierre Mortier, 1729, Première partie, p. 139.
- [9] « Avec cet argent et le peu que j'avais reçu de la libéralité des passagers, je ne laissai pas d'avancer chemin jusqu'au fameux pont d'Arcolis sur le Tage, d'où je poursuivis ma route en faisant comme les autres, je veux dire en tendant la main dans les villages et aux cavaliers que je rencontrais. » A.-R. LESAGE, *Guzman d'Alfarache*, (*op. cit.* n. 2), p. 193-194.
- [10] On peut penser notamment au titre du chapitre 4 de la deuxième partie, voir « Pinolet fait connaissance à Lyon d'un savoyard mendiant avec lequel il s'associe et voyage » dans J.-A. GUER, (*op. cit.* n. 1), Deuxième partie, chapitre 4, p. 1.
- [11] « Ne pouvant paraître en ce mauvais équipage dans Paris, où j'étais un peu connu, je me retirai dans la campagne et pris le chemin de la Normandie demandant ma subsistance. » EMERY, *Les Mémoires et aventures de M. De P., écrits par lui-même et mis au jour par Monsieur E.*, Paris, Dupuis, 1736, Première partie, p. 33.
- [12] D. DIDEROT, *Jacques le Fataliste*, dans *Œuvres*, t. 2, Paris, Robert Laffont, 1994, p. 759.
- [13] C.-L. LAMBERT, *La Nouvelle Marianne*, (*op. cit.* n. 7), Septième partie, p. 104.
- [14] *Ibid.*, p. 105.
- [15] « L'évocation du voyage en voiture tient d'autant plus de place dans le roman que les moyens de locomotion connotent à chaque instant les ambitions sociales du héros et un statut auquel tous les lecteurs sont alors sensibles – comme ils le sont aujourd'hui aux

automobiles. À Paris, sous l'Ancien Régime, marcher à pied ou rouler en carrosse classe les individus plus sûrement que le vêtement ou les pratiques culturelles. Marcher à pied est le lot du peuple ou de la petite bourgeoisie : on se salit le jour, on risque sa vie la nuit. » J. SGARD, *Labyrinthes de la mémoire*, Paris, Presses universitaires de France, 1986, p. 115.

[16] Voir en particulier J. SGARD, *Labyrinthes de la mémoire*, (*op. cit.* n. 15).

[17] A.-F. PRÉVOST, *Manon Lescaut*, éd. F. DELOFFRE, Paris, Garnier, 1965, p. 62.

[18] Cette hiérarchie entre les différents véhicules se retrouve dans une majorité de romans. Voir entre autres l'*Histoire de Frétilton* de P.-A. GAILLARD DE LA BATAILLE : « Nous [sa mère et elle] arrivâmes en cette capitale de la Normandie, dans une voiture des plus modestes, choix de la nécessité », La Haye, aux dépens de la Compagnie, 1740, Première partie, p. 36.

[19] Par exemple : « Mon cher et aimable époux voulut en faire le chemin à pied. » C.-L. LAMBERT, *La Nouvelle Marianne*, (*op. cit.* n. 7), Huitième partie, p. 106 ; « J'avais retiré mon fils de pension depuis la mort de son père, et quoiqu'il fût toujours au même collège, il y allait externe et à pied. » G. VILLENEUVE, *La Jardinière de Vincennes*, Paris, Hochereau, 1757, Cinquième partie, p. 38 ; « Que je suis sensible, interrompis-je, aux marques de votre amitié, et que j'ai souffert de vous voir à pied pendant que j'étais à mon aise. » C. MOUHY, *La Paysanne parvenue*, Paris, Desjonquères, 2005, p. 116 ; « comme il était important de nous éloigner, nous ne voulûmes pas marcher à pied. La nécessité nous fit prendre ce parti au bout de deux jours [...] » H.-F. LA SOLLE, *Mémoires de Versorand*, Amsterdam, aux dépens de la Compagnie, 1751, Sixième partie, p. 47.

[20] R.-M. LESUIRE, *Première suite de l'Aventurier français*, Paris, Quillau, 1782, Première partie, p. 89.

[21] N.-E. RÉTIF, *Le Paysan et la Paysanne pervertis*, Paris, Champion, 2016, p. 817.

[22] H. LAFON, *Les Décors et les Choses, dans le roman français du 18^e siècle, de Prévost à Sade*, Oxford, Voltaire Foundation, S.V.E.C., 297, 1992, p. 53.

[23] La première fonction est de « lier différentes situations tout en gardant le même héros », la seconde d'« exprimer ses impressions sur divers lieux présentés », la dernière de « présenter des portraits de personnages qui autrement ne seraient pas compatibles dans le même récit. » M.-H. HUET, *Le Héros et son double : essai sur le roman d'ascension sociale au XVIII^e siècle*, Paris, Conti, 1975, p. 11.

[24] « À Vaison, à Sarilan, à Orange, à Caderousse, à Carpentras, à Prines, à Avignon, à Cavaillon, à Tarascon, à Saint-Rémy, à Châteaurenard, à Beaucaire, partout on donnait à



Valois pour son petit aveugle et son petit boiteux. » J.-A. GUER, *L'Aveugle parvenu*, (*op. cit.* n. 1), Première partie, p. 5.

[25] J.-A. GUER, *L'Aveugle parvenu*, (*op. cit.* n. 1), Deuxième partie, p. 193.

[26] Voir M. LABUSSIÈRE, dans « Naufragés avec sauveteur chez Prévost : théories esthétiques et tempêtes romanesques à l'ombre du *suave mari magno* », *L'Événement climatique et ses représentations (XVII^e-XIX^e siècle)*, éd. E. LE ROY-LADURIE, J. BERCHTOLD et J.-P. SERMAIN, Paris, Desjonquères, 2007, p. 401-414, p. 407.

[27] M.-A. ROBERT, *La Paysanne philosophe*, Amsterdam, Libraires associés, 1761-1762, Deuxième partie, p. 120.

[28] H.-J. DULAURENS, *Le Compère Mathieu*, Paris, Champion, 2012, p. 312.

[29] G. VILLENEUVE, *La Jardinière de Vincennes*, Paris, Hochereau, 1757, Cinquième partie, p. 36.

[30] « Taisez-vous, s'écria la sœur, vous êtes un mauvais pauvre. » J.-A. GUER, *L'Aveugle parvenu*, (*op. cit.* n. 1), Troisième partie, p. 111.

[31] « On devrait faire ici ce qu'on a fait à Paris, prendre toutes ces chenilles à deux pattes qui viennent nous ronger et les renvoyer sur les galères de la Martinique. » J.-A. GUER, *L'Aveugle parvenu*, (*op. cit.* n. 1), Deuxième partie, p. 9.

[32] « Nous sommes pourtant de sa paroisse, nés natifs de Gresse ou des environs... nous avons été baptisés sur cette église, et ce chien-là peut-être n'est-il pas plus baptisé que la cavalle de maître George. Mais d'où vient-il donc ? que fait-il ici ? » J.-A. GUER, *L'Aveugle parvenu*, (*op. cit.* n. 1), Première partie, p. 178-179.

[33] « [...] Personne ne connaît mieux les vrais indigents que le pasteur commun des indigents et des riches. Si Madame daignait m'honorer de sa confiance, je placerais peut-être les marques de sa bienfaisance d'une manière plus utile pour les malheureux, et plus méritoire pour elle. » D. DIDEROT, *Les Deux amis de Bourbonne, Œuvres complètes*, t. 12, Paris, Hermann, 1989, p. 22-23 ; « [le Franc] ajouta même [...] que vous le choisissiez quelquefois pour faire passer des secours à d'honnêtes familles tombées dans l'indigence. » [ANON.], *Mémoires de Constance*, Paris, Jean-Baptiste-Claude Bauche, 1753, Deuxième partie, p. 278.

[34] F. GENLIS, *Adèle et Théodore*, (*op. cit.* n. 6), p. 207-208.



